

27624

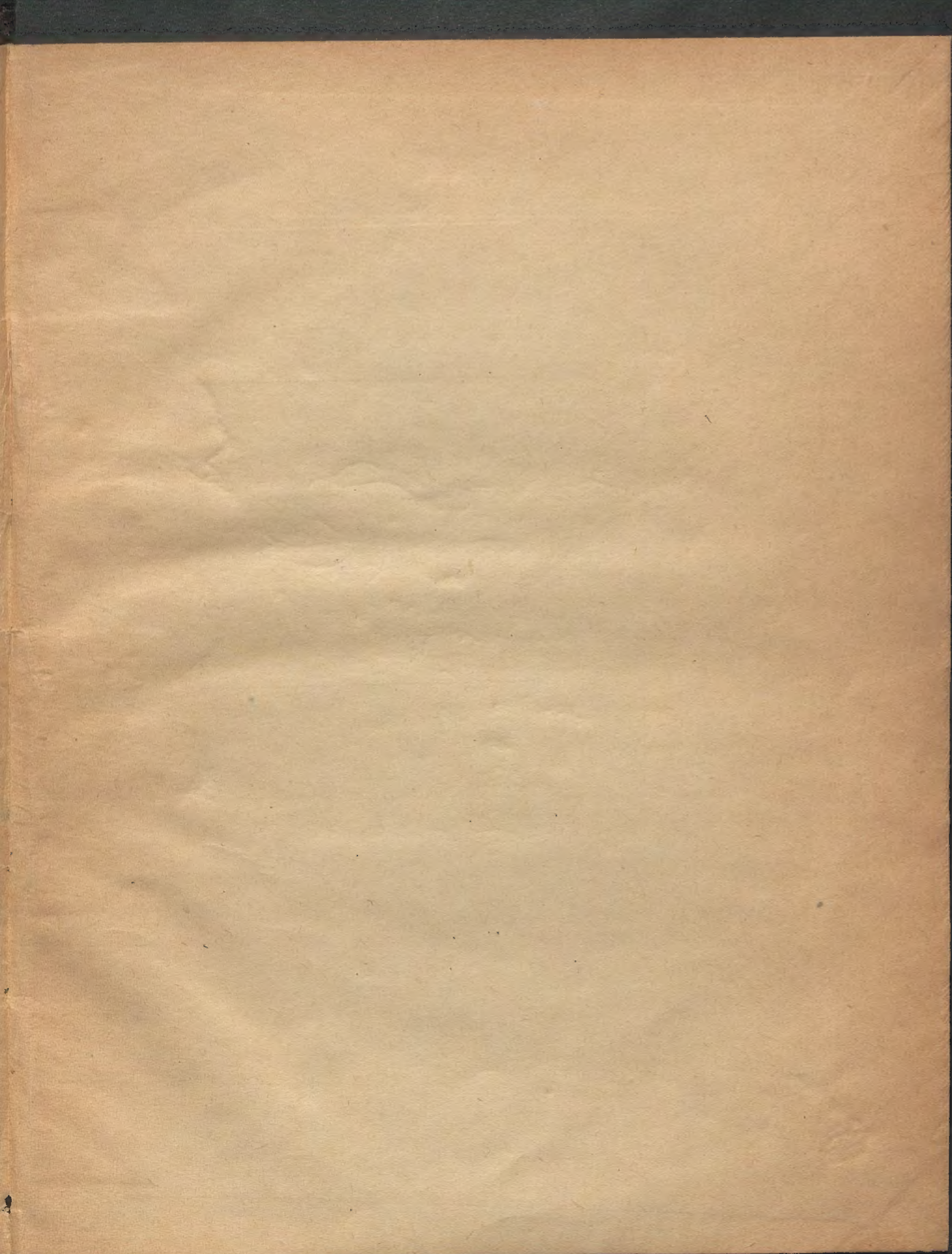
Mag. St. Dr.

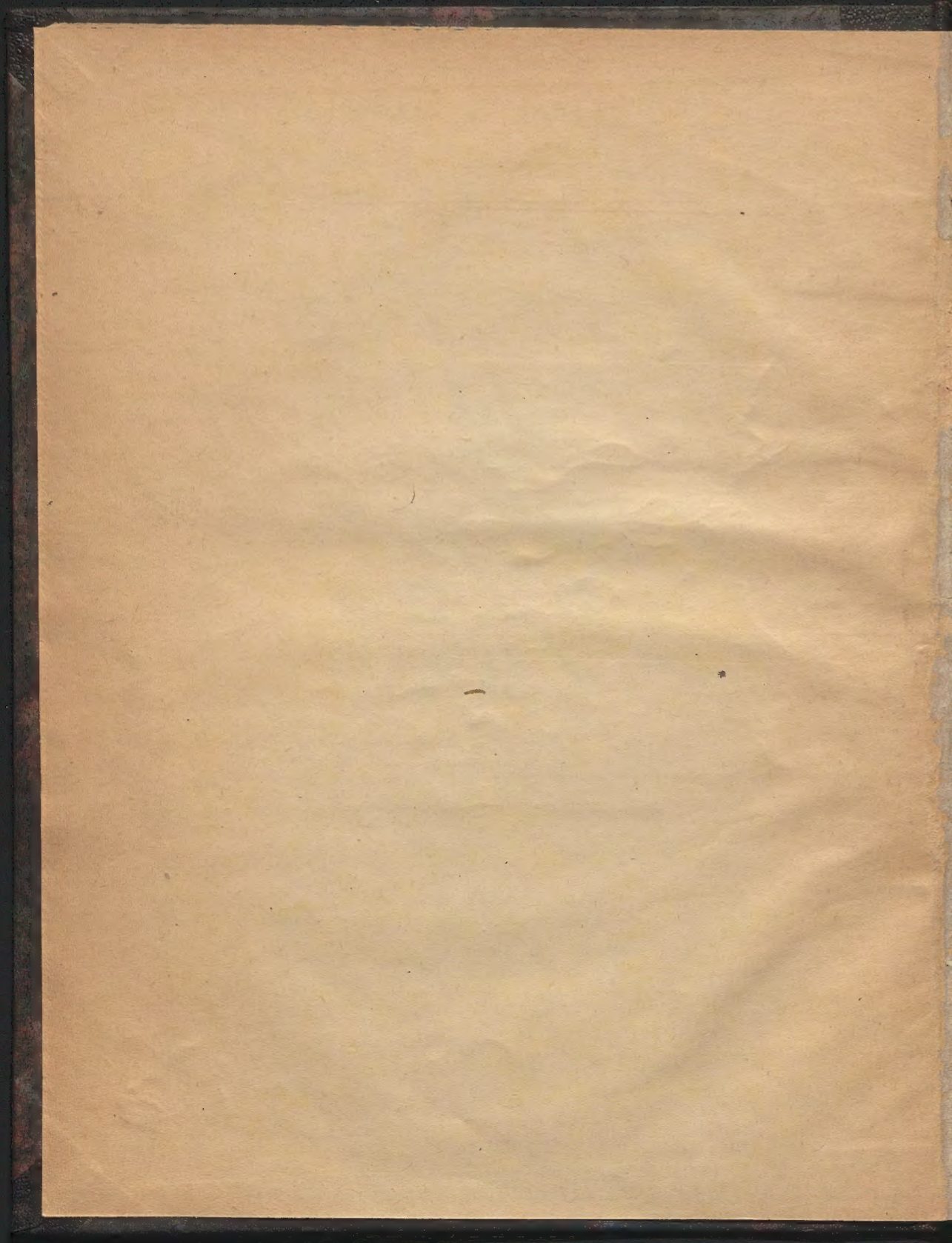
一



27624

II





ELOGE

N^o 13.

DE

1888. IV. 217.

2 H

STANISLAS I. *tekt*
ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, &c.

PRÉSENTÉ à la Reine par M. l'Abbé Bombart,
Licentié ès Loix, Vicaire de l'Eglise Royale &
Paroissiale de S. Barthelemy.

0836



A PARIS,

Chez P. F. GUEFFIER, fils, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Permission.

dist. pol. 7339

G. R. BIBLIOTHECA
VNIV.  AGELL
CRACOVIENSIS

27624. II.



A
LA REINE.

MADAME,

J' Ai partagé vivement , avec tous les vrais François , la douleur que leur a causée la mort de votre Auguste Pere. L'avantage d'avoir donné la naissance à Votre Majesté , que la France révère comme une des premières sources de son bonheur , justifie les regrets que fait naître la perte de ce Grand Prince. La Sagesse pleure un ami , les Loix

un Soutien , les Sciences un Protecteur , l'Humanité un Pere. La même cause qui fait couler leurs larmes les essuye. C'est la Religion de STANISLAS qui les attendrit sur son sort ; & c'est elle qui les console par la vue des récompenses que la Foi promettoit à ses actions héroïques.

Votre Majesté , Madame , ne reçoit qu'aujourd'hui mon hommage , parce que je n'avois osé vous l'offrir moi-même. Des mains que la Piété vous rend agréables , veulent bien vous le présenter. Sous de tels auspices , il ne peut être que favorablement accueilli.

Je vais , Madame , rouvrir dans votre cœur une playe que le temps n'a pas encore bien fermée ; mais la douleur que cause la mort d'un Pere vertueux , fait toujours naître dans l'ame d'une Fille chrétienne des consolations supérieures à la joie que produisent les Victoires & les Triomphes. En remettant sous vos yeux l'Histoire de la Vie de STANISLAS , je peindrai des Vertus que nous retrouvons dans Votre Majesté : Heureux de pouvoir ainsi mettre à vos pieds les témoignages de ma vénération profonde & de la soumission la plus respectueuse avec laquelle je suis ,

M A D A M E ,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant ,
& très-fidel Sujet , BOMBART.



ELOGE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

LA vie des grands Hommes, & sur-tout des grands Rois, intéresse l'humanité entière ; leurs actions, leurs vertus, leurs sentimens sont des titres, qui empêchent ce phantôme de gloire pour lequel les hommes vulgaires se passionnent, de prescrire contre le vrai mérite. Leurs années ne coulent pas toujours dans les plaisirs ; quelquefois leurs jours sont marqués par des événemens tragiques. C'est que ce bonheur factice qui naît des objets extérieurs, n'est pas essentiel à la vertu. La vertu qui coûte trop peu, n'est pas certaine ; il est trop aisé d'être vertueux, quand on gagne à l'être.

La grandeur dont les fondemens n'ont été posés que par les mains de la fortune , peut en imposer à des yeux qui jugent des objets par les surfaces. C'est dans les revers que le Sage étudie l'homme : sa fermeté , son courage , l'égalité de son ame le déterminent alors à lui déferer le titre de grand Homme.

J'entreprends l'éloge d'un Monarque, dont la grandeur, achetée par une constance soutenue , est avouée de toute l'Europe. Jamais l'envie , cette ennemie éternelle du mérite , & qui éclaira presque pendant un siècle les pas de STANISLAS , n'osa répandre sur ses actions le fiel de sa critique. La gloire de STANISLAS jette son plus grand éclat dans le moment où celle des Héros ordinaires commence à s'éteindre. L'Histoire , en peignant à la postérité les merveilles de sa longue vie , ne craindra pas que la vérité arrête son pinceau & ternisse ses couleurs : on reconnoîtra STANISLAS dans tous les âges , aux mêmes traits sous lesquels l'Eloquence le présente au jour de son trépas ; & les siècles futurs applaudiront aux larmes que nous répandons aujourd'hui sur sa cendre.

J'envisagerai le Roi de Pologne sous trois points de vue , dont la réunion donnera une idée juste de son caractère. Je présenterai un Héros , un Sage , un Chrétien. Ses disgrâces ont justifié son héroïsme ; ses

vertus politiques ont prouvé sa sagesse ; son attachement à la Religion a honoré le Christianisme. L'Histoire de sa vie , renfermée dans ces trois idées , présente plus de vraie grandeur que l'Antiquité n'en admira dans la plûpart des hommes célèbres à qui elle rendit des hommages.

P R E M I E R E P A R T I E.

Un Héros isolé qui paroît soudain , que rien n'a annoncé , qui semble naître de lui-même , frappe toujours , étonne l'univers. La terreur & l'épouvante , naissent à ses côtés. C'est un phénomène qui ne tient à rien dans la nature. On ne fait s'il promet à la terre des événemens heureux , ou s'il la menace de quelques catastrophes qui vont la désoler.

Un Héros au contraire , qu'a préparé de loin une longue suite d'Ayeux , célèbres dans les annales du monde , peut , lorsqu'il se montre , surprendre par ses belles qualités ; mais il n'effraye jamais. L'éclat qui l'environne est comme celui d'un beau jour. Les yeux jouissent sans crainte de sa lumière , une longue suite de jours sereins les y avoient préparés. On s'attend à le voir enfanter l'abondance & la joie.

Tel parut STANISLAS dans ses premiers ans. Telles

furent les circonstances heureuses dans lesquelles le Ciel le montra à la terre.

L'héroïsme dans la maison des Leczinski est héréditaire comme la noblesse du sang. Une suite d'hommes vertueux & animés de cet amour de la patrie , qui fait les Héros , réunit en sa faveur depuis plus de huit siècles l'estime & les hommages de la Pologne. Devenus par l'intrépidité de leur courage & la sagesse de leurs conseils , les appuis & les oracles de l'Etat ; tantôt ils repoussèrent des ennemis puissans , qui méditoient la conquête de leurs Provinces , maintinrent des Alliés dans la possession de leurs Empires & fixèrent tour à tour la victoire & la paix : tantôt ils donnèrent des Rois à la nation , affermirent sur la tête des Souverains qu'ils avoient fait élire , la Couronne que leur présentoient à eux - mêmes les vœux publics , & que leur modestie avoit refusée.

STANISLAS recueillie en naissant, avec le nom de ces grands Hommes , leur amour de la gloire & leur attachement à la Patrie. Elevé dès le premier âge sous les yeux & par les soins d'une mere , que l'union de toutes les vertus domestiques rendoit propre à former un jeune Prince , dans l'art de se commander à lui-même ; guidé ensuite par l'exemple d'un pere , que sa fortune & ses dignités n'éblouissoient pas ; qui méprisoit

DE STANISLAS.

9

méprisoit le faste, & en qui le mérite brilloit seul : STANISLAS apprit de bonne heure à juger des choses par les lumières pures de la raison, & à se roidir contre le torrent des préjugés & des erreurs. Ennemi de ce vain appareil, qui n'est que pour le rang, & qui n'ajoute rien à la personne, il fit de lui-même l'objet de sa première étude, & s'appliqua de bonne heure à cultiver dans son ame les vertus qui préparent de loin l'homme de mérite. Il consacra à la recherche des vérités utiles ces premières années qu'on sacrifie presque toujours au plaisir. Le temps qui coule trop lentement au gré de qui ne fait pas l'apprécier, il l'enchaîna en quelque sorte & le força de servir son avidité d'apprendre ; chaque jour lui apportoit le tribut de quelque découverte.

Né pour conduire les hommes, il sent la nécessité de les connoître. Rarement on les étudie avec succès dans la retraite. L'Histoire se prête trop aisément au Génie des Ecrivains. Quand vous aurez lu toutes les Histoires, que ferez-vous ? ce que l'intérêt ou le Patriotisme a dicté à chaque Historien sur le caractère, les mœurs, la législation de son pays. Les Provinces, les Royaumes sont comme des Livres répandus sur la surface de la terre ; c'est-là qu'il faut aller étudier l'humanité. STANISLAS parcourt moins

10
en Prince curieux qu'en voyageur éclairé, les Nations de l'Europe, compare leurs génies, combine leurs intérêts, approfondit leurs loix & leurs usages; & retire de ces observations des lumières, qui préparent en quelque sorte aux Ouvrages solides, dans lesquels il éclairera les Hommes de tous les siècles.

De nouveaux objets se présentent. Ce ne sont plus des vertus pacifiques que j'ai à décrire. Je vais peindre des agitations, des combats. La Pologne voit naître dans son sein des factions qui la déchirent. Le choc des intérêts contraires qui la partagent, enfante des orages; & STANISLAS est au centre des révolutions qui fixent l'attention de l'Europe.

Un jeune Prince que réveille l'amour de la Victoire, (a) & qu'une ardeur bouillante précipite, s'élance soudain du fond du Nord. Le bruit de ses armes fait trembler ses voisins. La renommée porte la crainte de son Nom chez tous les Peuples. L'épouvante le précède, & le trépas marche à ses côtés. Le mépris des plaisirs & de la douleur, une sagesse austère, une vigilance que rien ne peut surprendre, une fierté que rien ne peut abattre, rendent sa valeur plus dangereuse. Trois Princes célèbres ont formé contre lui une ligue impuissante. Déjà Frédéric & Pierre (b),

(a) Charles XII.

(b) Le Roi de Dannemarc & le Czar.

en qui revivent la valeur & la gloire des anciens Césars, ont plié sous les efforts de son courage. Auguste veut en vain défendre contre lui ses Etats. Il est entraîné par la rapidité de ses conquêtes. Charles le poursuit, l'atteint & le charge; & les Champs de Varsovie apprennent que la force, le génie, la science des combats peuvent céder à un Guerrier que la fortune favorise. Auguste voit chanceler sur sa tête une Couronne que son ame généreuse, la beauté de son esprit & l'élévation de ses sentimens lui avoient fait déférer.

O, STANISLAS ! lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, vous parûtes dans cette diète fameuse, où votre noble Eloquence faisant parler la Patrie, vous attira les éloges de vos Concitoyens, vous ignoriez que le Ciel vous destinât à gouverner une Nation, dont vous faisiez déjà les délices. Mais que d'écueils environnent le Trône qui vous appelle ! Que de dangers menacent votre autorité naissante ! vous allez étonner l'Univers & par l'assemblage des malheurs qui se réuniront contre vous, & plus encore par la grandeur d'ame qui les supportera.

Une heureuse conformité de caractères avoit uni STANISLAS à Charles XII. Leurs destinées sont désormais inséparables : victorieux ensemble, ou éprou-

vant ensemble les caprices de la Victoire , tous deux rivaux d'Auguste , & dignes de l'avoir pour rival ; tantôt ils l'obligent de plier sous la force de leurs Armes , tantôt ils cèdent à la supériorité des siennes , & laissent la Pologne balancer ses hommages entre deux Princes , également capables de faire sa félicité , sans pouvoir promettre à aucun des deux un attachement irrévocable.

Invité par un parti puissant & trompé par un faux espoir , Auguste essaye de reprendre un Sceptre qui vient de tomber de ses mains. La colère précipite sa marche : déjà il est dans Varsovie ; son bras se lève sur des Sujets qui ont osé le méconnoître. Le sang coule autour de lui ; tout frémit en sa présence. STANISLAS n'a qu'entrevu l'éclat du Trône ; ses Concitoyens sacrifieront-ils déjà l'espérance de vivre sous ses loix ? Non. STANISLAS & CHARLES , plus forts par le charme réciproque qui les attache l'un à l'autre , fondent sur le Vainqueur au moment qu'il croit réparer ses pertes , l'obligent à fuir , & dissipent ses troupes épouvantées. Ils volent à de nouveaux combats , ils remportent de nouvelles victoires. Le plus habile des Généraux d'Auguste , n'a pû résister à l'impétuosité de leurs chocs ; le brave Schullembourgne compte plus sur sa valeur , & se hâte de sauver

par une sage retraite les débris de son Armée.

Auguste s'opiniâtre à retenir une autorité qui lui échappe. Il unit ses forces à celles du Czar. Le souvenir de leur communes défaites aigrit leur ressentiment. Le dépit & la vengeance président à leurs conseils. Leurs ames en se rapprochant, se communiquent de nouvelles ardeurs. Le feu qui les brûle, passe dans leurs Soldats. Leurs Armées s'avancent en frémissant. La fureur est dans leurs yeux, le trépas est dans leurs mains. La confusion & l'horreur se répandent autour d'elles sur les terres de STANISLAS. STANISLAS & CHARLES, aussi prompts que deux Aigles que l'espérance de la proie précipite à travers les airs, paroissent en présence des Confédérés, les arrêtent & les repoussent, rompent leurs lignes, divisent leurs troupes, & ensevelissent sous les flots du Boristhène le reste d'espérance qui les abusoit.

STANISLAS respire enfin des agitations qui avoient troublé trop long - temps la sérénité de son ame. Rendu à lui-même & à ses vertus pacifiques; il paroît avec une pompe modeste sur le Trône où l'a élevé son mérite. La joie de régner ne l'enyvre pas. D'autres sentimens, des sentimens contraires l'occupent. Il verse des larmes au souvenir des événemens tragiques, dont il a été l'occasion. Il voit avec une

secrète horreur le chemin qui l'a conduit au Trône, teint du sang de ses nouveaux Sujets. Il déplore le sort des Monarques, qui n'acquièrent souvent qu'en tourmentant les hommes, la puissance de les rendre heureux, & s'empresse de rendre aux Guerriers qui l'environnent, la portion de bonheur qu'il eût procurée à ceux qui ont péri pour sa gloire.

Voilà le vrai Héros. Je ne donnerai pas ce beau nom à qui n'a sçu que combattre & que vaincre ; à qui n'a cherché qu'à faire couler des pleurs & à dominer sur des ruines. Le Héros est un protecteur & non pas un fléau de l'humanité. L'Antiquité s'est trompée sur le compte d'Alexandre ; ce n'étoit pas un Héros, ce n'étoit qu'un Conquérant. L'idée de l'héroïsme n'est pas meurtrière & sanglante. On n'acquiert pas ce titre à force de ravager & de détruire. Autrement l'Eloquence se tromperoit en le déférant aux grands Hommes dont elle veut relever la gloire. Il faudroit ne le donner qu'à ces monstres qui désolent l'Humanité, & reléguer les Héros parmi les lions dans les Forêts.

STANISLAS ne borne pas sa gloire à prendre des Villes & à gagner des Batailles. Il trouve plus de mérite à réparer les maux qu'une Guerre légitime a causée à sa Patrie. Ses Citoyens ont voulu vivre

sous ses loix, & l'ont choisi pour leur Souverain. Il se reproche presque comme un crime d'avoir pris les armes pour défendre leur choix. Il s'empresse de marquer le regret qu'il a de s'être prêté à leurs désirs, en compensant par des bienfaits continuels les malheurs que son Election leur a causés. Il ne comptera désormais parmi les momens de son règne, que ceux où il pourra travailler à leur bonheur.

Nation trop malheureuse, ô Pologne ! tu te promettois déjà de goûter sous l'Empire de STANISLAS, les douceurs d'une paix éternelle, & de voir renaître dans ton sein les délices du premier âge. Ah ! tu oubliois que la nature de ton Gouvernement ne te permet pas d'espérer une félicité constante. Tant que tes Maîtres tiendront de toi-même leur Couronne, ils n'auront jamais qu'une autorité chancelante. Les Monarques que les vœux des Sujets élèvent sur le Trône, y sont moins fermes que ceux que le droit de naissance y appelle. Un Sceptre que les Loix ont rendu héréditaire, inspire aux Peuples plus de vénération, que celui que les Peuples mêmes ont donné. Ils respectent toujours plus l'Ouvrage des Loix que leur propre ouvrage.

Ainsi plus heureuse que son Auguste Pere, la fille de STANISLAS, en partageant avec Louis le Trône

qu'il tient de ses Ancêtres , & qu'elle embellit de ses vertus , partage aussi la gloire de donner à la France une suite de Princes bienfaisans, qui seront toujours ses Protecteurs & ses Peres , parce qu'ils seront toujours ses Maîtres.

STANISLAS au faite des honneurs , n'est séparé que d'un point du comble de l'infortune. Les applaudissemens & les cris de joie qui avoient signalé son installation , sembloient annoncer déjà ses disgraces. Des ennemis puissans l'entourent. Les mêmes mains qui ont posé sur son front le Diadème , sont prêtes à l'en ôter , & le Trône sur lequel il vient de s'asseoir , flotte sur des abîmes.

Charles , en qui ses premières conquêtes n'ont fait qu'accroître le désir de conquérir , va dans la Russie essayer de nouveaux combats. STANISLAS n'est pas avec lui pour modérer son courage impétueux. Pierre que ses anciennes défaites n'ont pas abattu , & qui , à force d'être vaincu par Charles XII , avoit appris enfin le secret de le vaincre , réunit la prudence à la valeur. Il examine avec attention les mouvemens de son Ennemi , étudie tous ses desseins , profite avec adresse de ses fautes ; & comme la sagesse conduit ses délibérations , il triomphe de Charles que l'habitude de vaincre avoit rendu téméraire. Ainsi périt à
Pultawa

Pultawa cette Puissance formidable qui avoit effrayé le Nord, & sembloit préparer des chaînes à l'Europe entière.

STANISLAS, privé du secours de ses plus braves Guerriers qui ont été servir la valeur malheureuse de Charles, soutenu seulement de son courage, résistera-t-il à un ennemi aussi courageux & mieux appuyé? Auguste à la tête de ses Troupes, qu'il anime par ses discours & par son exemple, reparoît aux portes de Varsovie. Les Citoyens, dont les sentimens se partagent, au gré des circonstances, entre deux hommes également dignes de leur commander, plient sous l'autorité du nouveau Souverain. Etourdis des coups que la Fortune porte tour à tour à leurs Monarques, cédant en même temps à deux sentimens qui les entraînent en sens contraires, ils s'empressent de porter aux pieds d'Auguste, des hommages qu'ils regrettent de ne plus rendre à STANISLAS.

STANISLAS n'éprouvera pas ces agitations intérieures, ces amertumes secrètes, qui anéantissent les sentimens d'un Monarque ordinaire, quand il voit se briser dans ses mains le Sceptre qui faisoit sa félicité. Il descend sans foiblesse d'un Trône où il étoit monté sans ambition. L'Autorité Suprême ne lui présente qu'un genre de gloire à laquelle son cœur

fut sensible, celle de travailler au bien de l'Humanité. Il voit sans envie passer en d'autres mains le pouvoir flatteur de faire des heureux , parce qu'il apperçoit dans son Successeur le même zèle à soulager ses Peuples. Tel on l'avoit vû environné de Sujets choisis , recevant chaque jour les tributs de leurs respects & de leur tendresse ; tel on le voit dans une Nation ennemie , tantôt cachant dans les ténèbres un reste de Royauté qui fait naître à ses côtés mille périls , tantôt trahi par les traits de grandeur , qui malgré lui percent à travers ses disgraces ; & aussi admirable dans les fers à Bender , qu'il avoit été sous la pourpre à Varsovie.

La France depuis long - temps l'asile des Princes malheureux , appelle dans son sein , s'empresse de considérer de près un homme , dont la renommée apprend à toute l'Europe les tragiques aventures ; & que voit-elle dans STANISLAS ? Un Prince que ses anciennes prospérités n'enflèrent pas , & que ses disgraces actuelles ne sauroient abattre. Différent de ces hommes , qui après avoir soutenu le poids de leurs dignités , ne peuvent se porter eux - mêmes , quand les appuis qui les soutenoient , leur manquent , il conserve au milieu des ruines de sa fortune , la même sérénité qui brilloit sur son visage , quand il

donnoit des loix a la Nation. On ne voit autour de lui ni Courtisans , ni Gardes , ni Soldats. Mais chacun se figure à ses pieds des Trophées dont il tire une gloire plus réelle. Ce sont des revers qu'il a surmontés. par sa constance ; c'est la fortune dont il a triomphé autrefois , en méprisant ses caresses , qui s'efforce aujourd'hui de le vaincre , & à laquelle il oppose une fermeté supérieure à ses coups.

C'est dans cet état d'obscurité qu'il faut étudier un Grand. C'est-là seulement qu'on peut le connoître. Au sein de la gloire on prend souvent pour lui-même ce qui n'est qu'un ornement de sa place. L'éclat que jette son rang , empêche d'appercevoir ses défauts. C'est un astre dont la lumière éblouit , & dérobe à l'œil le plus perçant les taches qui le couvrent. Dans l'adversité , c'est lui seul que l'on voit ; & lorsque , victime de ces caprices du sort , il fait encore attirer des respects & mériter des éloges , c'est un grand Homme , c'est un Héros.

Auguste que ses talens & sa gloire n'ont pû soustraire à l'Empire de la mort , vient de laisser un Trône au-dessus duquel vont se former de nouveaux orages. STANISLAS est arraché aux charmes que commençoit de lui offrir une vie douce & tranquille , & entraîné dans la carrière brillante , aux dangers de laquelle il

est à peine échappé. Les vœux de ses anciens Sujets le rappellent. Ce n'est pas l'éclat du Diadème qui le flatte; c'est l'espérance d'être encore utile à sa Nation. Il part. La France à laquelle il tient par des nœuds sacrés, assure sa marche. Le brave Monty, dont l'attachement pour STANISLAS est à l'épreuve des inégalités de la fortune, prépare son triomphe. STANISLAS reprend au milieu des acclamations de son Peuple, le Sceptre que le malheur des circonstances lui avoit arraché des mains. En vain une troupe de rebelles s'opiniâtre à méconnoître son autorité, & s'efforce de l'éloigner du Trône. L'amour que ses disgraces n'ont pu éteindre dans le cœur des Polonois; triomphe des obstacles que l'envie seme sous ses pas; & STANISLAS malgré les intrigues & la cabale, donne encore une fois des loix à la Pologne.

O vous, qui ne voyez que vous-même dans la puissance que les Loix vous confient, qui cherchez plutôt à vous faire craindre qu'à vous faire aimer, tyrans décorés du titre Auguste de Souverains; de combien de raisons votre Politique cruelle eût appuyé la fausse nécessité de sacrifier à votre autorité les téméraires qui avoient osé vous la disputer, & de faire flotter autour de vos Etats, sur un fleuve de sang, l'appareil terrible de votre pouvoir! STANISLAS

connoît mieux le prix des hommes. Il fait qu'en immolant à son ressentiment des rebelles , il priveroit la Patrie de leurs services , & que le trépas ne les acquitteroit qu'à demi envers lui-même. Il aime mieux les obliger à force de bienfaits , à expier par un zèle patriotique le crime de leur défobéissance , & conserver pour la cause publique un sang qui couleroit inutilement pour sa propre cause. Un Prince en qui la nature a gravé ces sentimens , mérite de régner. On n'est vraiment Roi qu'à proportion qu'on est le pere de ses Peuples ; & c'est toujours par la douceur qu'un pere doit ramener au devoir des enfans qui s'en écartent.

A peine STANISLAS a-t-il reçu les hommages & des Sujets qui lui étoient demeuré fidels , & de ceux que le tourbillon des intérêts avoit entraînés dans la révolte , que des bruits confus répandent soudain de nouvelles alarmes. Le fils d'Auguste , soutenu du redoutable Lescy , vient disputer à STANISLAS la Couronne que son pere a portée. Les Murs de Dantzic le défendront moins , que les cœurs de ses Sujets. La crainte de le perdre leur inspire des efforts héroïques. Leur amour leur fait oublier les périls que leur prépare déjà une opiniâtre résistance. Ils voudroient cimenter de leur sang les fondemens

de son Trône , & transmettre aux dépens de leur vie à leurs enfans l'avantage de vivre sous l'Empire des vertus , en vivant sous le sien.

Que votre tendresse , ô Citoyens respectables , coûtè au cœur de STANISLAS ! De quels sentimens je le vois combattu ! Les preuves de votre attachement adoucissent d'un côté les amertumes de son sort & les augmentent de l'autre. Quel spectacle pour STANISLAS ! Des Edifices renversés , des Temples qui s'écroulent ; un Airain enflammé qui mugit sans interruption dans les airs ; des Hommes que la faim dévore ; d'autres que la chute de leurs maisons écrase ; des Epouses qui pleurent leurs Epoux ; des Enfans qui redemandent leurs Peres ; par-tout des gémissemens , des cris , l'horreur , le désespoir , la mort. Cédez , ô malheureux Citoyens ; cédez à la loi des événemens. Votre amour va vous perdre & ne sauvera pas STANISLAS. Il vout aime trop pour souffrir que vous périssiez victimes d'une tendresse impuissante. Il n'est plus parmi vous ; c'est parce qu'il vous aime qu'il vous quitte. Il baigne de ses pleurs chacun des pas qui l'éloigne de vous. La vue des maux que vous souffrez pour sa gloire , le fracas qu'excite dans les airs le renversement de votre Ville, lui causent un saisissement semblable à celui d'un pere

qui voit périr sous ses yeux sa famille. Votre situation le touche plus que son état ; & quel état cependant pour un Roi !

STANISLAS donne à l'Univers une preuve effrayante des jeux cruels de la fortune. Je frémis, quand je me le représente, quittant les marques de sa dignité, se couvrant d'un habit abject, se livrant aux soins de quelques hommes grossiers ; tantôt conduisant à travers un marais plein d'écueils une barque fragile, tantôt passant dans une cabane à demi brisée des nuits agitées par mille allarmes, & n'échappant que par la singularité de son déguisement, à des ennemis qui le cherchent, le trouvent & lui parlent.

STANISLAS sur le Trône, environné de Courtisans attentifs à deviner ses desirs, me frapperoit moins que STANISLAS errant dans les déserts, & modérant par l'aménité de ses discours, la férocité de ses guides. A Varsovie, l'éclat de son rang, la pompe de sa Cour, au défaut de tout le reste, auroient pû le soutenir ; sur les bords de la Vistule, il n'a d'autre appui que lui-même ; & quand je le vois, manquant de tout, forcer les compagnons de sa fuite à respecter l'ombre de son autorité, j'admire l'ascendant que la vertu, même au comble de l'infortune, conserve sur les cœurs.

Qui peut donner à STANISLAS , dans une telle obscurité , une ame si ferme , tant d'héroïsme ! Apprenez-le , vous qui avez sur vos semblables quelque autorité ; vous la perdrez peut-être un jour. STANISLAS acquit de bonne heure sur lui-même un empire plus glorieux , parce qu'il est plus difficile que celui qu'on exerce sur les Peuples. Au faite des honneurs , il n'eut pas besoin , comme Alexandre , que des revers le fissent souvenir qu'il étoit homme. Il ne l'a jamais oublié. Il fait qu'il est dans les Cieux un Roi dont les Monarques , ainsi que les autres mortels , sont tributaires ; que c'est lui qui place sur le Trône & lui qui en fait descendre ; que les Sceptres & les Couronnes sont à lui , qu'il n'en quitte pas la propriété quand il les donne ; que quand il les ôte il ne reprend que ce qui lui appartient ; qu'il faut adorer ses conseils sans vouloir les sonder , parce que toujours , quoique des yeux mortels n'apperçoivent pas la sagesse de ses œuvres , l'éternelle vérité dicte ses arrêts.

Telle fut la Philosophie de STANISLAS. Telle la source d'où coula toute sa vie dans son ame , cette sagesse qui perfectionna son héroïsme , & dont nous allons désormais nous occuper.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Les disgraces qu'un Souverain a essayées , le rendent plus compatissant pour soulager ses Sujets quand ils sont malheureux , & plus intelligent pour empêcher qu'ils ne le deviennent. La Lorraine , où le Ciel conduisit STANISLAS pour être son génie tutélaire , goûta sous ses loix , toute la félicité qu'on peut attendre d'un Prince sage & instruit par l'infortune.

Il dissipa , dès qu'il parut , les craintes que causoit aux Lorrains le départ des Princes , qui les avoient depuis long-temps accoutumés à les regarder comme leurs Peres ; à peine eurent-ils le tems de les regretter. Une continuité de bonheur les trompa , & leur laissa croire que ces hommes respectables les gouvernoient encore.

STANISLAS revêtu de l'Autorité que vient de remettre dans ses mains un Monarque judicieux , qu'une conformité de vues & de motifs attache à lui plus étroitement encore que les liens du sang , embrasse d'un coup-d'œil juste , l'étendue de cette Province. Il étudie sa constitution , compare ses forces avec les charges qu'elle doit porter , balance ses besoins

avec ses ressources , & s'applique à maintenir dans toutes ses parties cet équilibre , qui met un Etat à portée de ne craindre aucune secousse.

Il se regarde comme le centre , d'où l'ordre public & le mouvement général doivent émaner , & où toutes les forces doivent se réunir pour être distribuées à toutes les portions du cercle , en raison de la place qu'elles y occupent , & de l'espace qu'elles ont à parcourir. Il sait qu'un Monarque, quelles que soient ses lumières , ne peut ni tout voir , ni tout faire , qu'il a besoin d'associer à son autorité des hommes qui examinent pour lui , & qui agissent en son nom ; que son devoir principal est de connoître ceux qui doivent le représenter auprès des Peuples , & de proportionner aux talens de chacun d'eux les emplois dont il les décore ; que la communication entre le Chef & les Membres doit être facile & libre ; qu'en même temps que des manières nobles & assorties à la supériorité de son rang , impriment le respect , un discours dicté par la candeur & la bonté , doit animer la confiance & échauffer le zèle ; que quoique l'honneur de servir la Patrie récompense toujours un vrai Citoyen de ses services , une approbation réfléchie de la part du Maître , des graces répandues à propos & accordées au mérite seul , forment entre

le Maître & les Sujets un lien qui resserre davantage celui qui les attache au devoir.

STANISLAS fait servir au bonheur de ses Peuples ces lumières que l'expérience & la réflexion lui ont acquises. Il anime par ses regards ceux qui travaillent sous ses ordres à la félicité publique. Il diminue les obstacles en multipliant les moyens. Sa vigilance & son activité le rendent présent à tout. Il entretient des liaisons qui s'étendent de toutes parts depuis le Souverain jusqu'aux extrémités de ses états, & l'avertissent à chaque instant de tout. L'éloignement du Maître ne fournit pas au Citoyen un prétexte pour rallentir son ardeur. A quelque distance qu'il soit placé, son mérite & ses talens sont éclairés & connus. Il ne perd pas le temps à venir au pied du Trône vanter les services qu'il a rendus; il s'applique à en rendre de nouveaux, parce que le degré d'utilité qu'il acquiert dans la Patrie, est la mesure & du rang qu'il doit occuper dans la confiance du Prince, & de la part qu'il doit avoir à ses bienfaits.

Un Etat dont toutes les parties sont ainsi liées ensemble par des nœuds qui remontent sans interruption jusqu'au Souverain, ressemble à un corps bien organisé, dont chaque membre placé dans une juste proportion, concourt à la beauté du tout, & y entretient

une harmonie qui le conserve. Cette harmonie ne peut subsister que par une circulation continuelle & aisée, qui porte la vie dans tous les membres, qui maintienne tous les ressorts, & en facilite les mouvemens. Une sage administration des finances établit, sous le gouvernement de STANISLAS, dans la Lorraine, cette circulation nécessaire & d'où résulte le bien-être habituel de cette Province. Il emploie pour recueillir ce qui lui appartient des richesses de ses Etats, les moyens qui entraînent le moins de perte. Il s'affure de la solidité des canaux par où elles doivent passer pour arriver jusqu'à lui; il s'applique à les y faire parvenir par la voie la plus simple; parce que leur volume diminue toujours, avant qu'elles arrivent à leur destination, en même proportion que les ruisseaux par où elles coulent se multiplient.

Est-ce le desir de former une Cour plus brillante, est-ce l'amour du faste, la vaine gloire qui lui inspirent ces soins dans la perception de ses domaines? Ah! quel Souverain fut jamais plus éloigné de cette grandeur factice qui n'impose qu'aux yeux? Une noble économie règle toutes ses dépenses. Il n'a que des besoins modérés, parce que ses desirs le font. On admire dans sa maison un ordre qu'on voit rarement dans celle d'un simple Citoyen. Il mesure ce

qu'il doit vouloir , non sur ce qu'il peut se permettre , mais sur ce qui est nécessaire à son rang. Il divise le tems en portions égales , & n'assigne à chacune d'elles que la moindre partie des revenus qu'elle lui apporte ; le reste est consacré au soulagement des miseres publiques. Il fait refluer ses richesses vers les sources d'où elles dérivent. Les habitans de la campagne , qui sont les premiers soutiens de l'Etat , parce qu'ils en portent plus immédiatement les charges ; ces citoyens respectables , qui loin du faste & des intrigues des Villes , cultivent en paix les champs de leurs peres ; ces hommes que notre orgueil méprise souvent , parce que l'indigence ne laisse voir en eux que la simple nature , & ne leur permet pas de se donner cette décoration qui embellit le vice ; ces hommes qui nous laissent la politesse des manieres , & ne gardent pour eux que la vertu des actions , sont les premiers objets de sa tendresse. Il connoît le prix des sueurs dont ils arrosent la terre , & des travaux par lesquels ils tirent de son sein les richesses que le Créateur y a renfermées. Il soutient leur courage & par la portion qu'il leur laisse dans les fruits de leurs travaux , & par les bienfaits continuels qu'il fait passer dans leurs retraites obscures.

STANISLAS en répandant ses revenus sur le terrain

qui les a produits , les multiplie chaque jour. Captivés par sa bienveillance , par sa bonté , les Cultivateurs travaillent avec un nouveau zele à augmenter la puissance d'un Roi , qu'ils sçavent s'occuper sans cesse de leur sort ; & la terre toujours avare , qui ne donne qu'à regret & avec mesure ce qu'on lui arrache en murmurant , ouvre sans peine ses trésors sous la main du Laboureur qui la cultive avec joie.

Ainsi on voit s'élever des campagnes de légères vapeurs , dont se forment ces nuées qui roulent avec majesté dans les airs ; & qui retombant ensuite sur les champs d'où elles sont sorties , augmentent leur fécondité.

Le bien public est la seule regle de l'usage que STANISLAS veut faire de son autorité. Et quand cette regle est suivie par un Prince judicieux & sage , la tranquillité , l'abondance , une félicité invariable caractérisent son règne. Aussi quel Peuple dût jamais à la sagesse de ceux qui l'ont gouverné , un bonheur plus constant ? L'Antiquité a loué Titus & Trajan. Les siècles suivans n'ont jamais , à cet égard , désavoué ces louanges , parce que la voix des Peuples les avoit dictées.

La nature , en produisant ces grands Hommes , ne

31
s'est pas épuisée. Nous devons à STANISLAS les mêmes éloges , parce qu'il a marché sur leurs traces ; & les hommages que la Lorraine rend aujourd'hui à sa mémoire , le mettent de niveau avec eux dans l'histoire des Princes bienfaiteurs.

Les Peuples sont des juges infailibles de la réputation des Rois. Il est dans le cœur de chaque Citoyen , un tribunal où leurs qualités sont examinées , où le prix est mis à leurs actions. Les suffrages de cette foule d'arbitres sont comme des rayons dispersés , dont l'union forme une gloire que rien ne peut obscurcir. Parcourez les Bourgades de la Lorraine , & demandez à chacun de ses habitans , quel étoit ce Monarque , que la mort vient de leur enlever. Peut-être la douleur l'empêchera de répondre. Il vous montrera des objets qui parleront pour lui ; sa famille garantie des horreurs de la faim ; ses champs cultivés ; sa chaumière bâtie ou réparée ; la tristesse peinte depuis quelques mois sur ses murailles. Quel éloge , & qu'il est vrai ! Le langage des gémissemens & des pleurs est rarement équivoque ; & la reconnoissance des bienfaits est toujours sincère , quand elle survit au bienfaiteur.

Les premiers soins de STANISLAS sont pour le bonheur de ses Peuples. Il s'occupe ensuite de leur agré-

ment. Sous les auspices de ce nouveau Mécène , les Belles-Lettres fixent dans la Lorraine leur séjour. Ces hommes précieux qui les cultivent , trouvent dans les lumières de STANISLAS & dans ses bienfaits , les motifs & les moyens de perfectionner leurs talens. Il apprécie avec justesse leurs ouvrages , & les récompense avec équité. Ses regards élèvent leurs génies ; des éloges judicieux font naître parmi eux une émulation qui enfante des prodiges.

STANISLAS ne se contente pas d'accorder aux Belles-Lettres sa protection, il fait plus pour elles ; il leur élève un sanctuaire , où il rassemble ces hommes , souvent trop peu considérés , qui enrichissent des productions de leur esprit l'empire de la Littérature. Il ne croit pas indigne de son rang de courir avec eux dans la même carrière. Le titre de Savant n'obscurcit pas l'éclat du Trône. Il consacre ses travaux publics à rendre ses Sujets heureux , & il travaille dans ses momens de loisir à l'instruction des Rois & au bonheur de l'humanité.

Loin d'ici ces longues & injustes déclamations qu'une ignorante oisiveté débite sans cesse contre les Sciences & les Lettres , & qui tendroient à replonger l'humanité dans les ténèbres , dont elle fut long-tems environnée. Les Lettres , dit-on , ont
causé

causé des maux, que sans elles on auroit toujours ignorés. Ce ne sont pas les Lettres qui ont enfanté tous ces malheurs, ce sont ceux qui ont abusé des Lettres. Et depuis quand, l'abus qu'on peut faire d'un bien, doit-il diminuer dans l'esprit des Citoyens son mérite & son prix? Que l'on compare quelque une de ces Nations où les Lettres sont ignorées, avec l'heureuse Province où STANISLAS les fait fleurir; de quel côté fera l'avantage?

Là, les Hommes vivent ensemble sans société. Un instinct grossier les rapproche, ou les éloigne au gré de l'intérêt personnel. Les passions y asservissent tout à leur empire. Ce que l'on peut, y passe pour la règle de ce que l'on doit. Ou s'il est quelques Loix, elles sont sans vigueur, tant que le châtiment ne marche pas à leurs côtés. Ce n'est pas la Loi qu'on veut observer; c'est la punition qu'on cherche à éviter. La confusion, le désordre accompagnent toujours la Barbarie.

Ici au contraire sous l'Empire des Lettres, on voit régner parmi les Citoyens une joye pure & tranquille, une politesse qui rend les commerces agréables, & qui mêle des charmes aux liens qui attachent les Sujets au Souverain. Les passions y assiègent, comme ailleurs, l'humanité. Mais les Lettres y font valoir

l'avantage qu'il y a de les vaincre. Le Monarque donne des loix : c'est la sagesse qui les dicte. Ces Loix présentées par les Lettres , se dépouillent entre leurs mains , de ce que l'autorité a d'austère. Ce ne sont plus que les volontés d'un pere qui sollicite l'obéissance de ses Enfants plutôt qu'il ne l'exige. C'est l'amour qui commande , & c'est l'amour qui obéit.

Parmi les Arts que STANISLAS cultive & qu'il protège , il préfère ceux que le Ciel a donnés aux Hommes pour leur utilité. Par ses soins , de nombreux Edifices offrent à ses Sujets des demeures commodes & agréables. Des Villes naissent sous sa main. La solidité , la noblesse de ces ouvrages immortels , attirent de toutes parts les Amateurs , les frappent , les étonnent. Leurs yeux ne reposent que sur des Merveilles. Ils admirent , & le génie du Prince qui est l'ame de tant de travaux divers , & la sage économie qui trouve dans des revenus bornés , de quoi fournir à des dépenses immenses.

Au milieu de ces édifices pompeux , qui prouvent la délicatesse de son goût , s'élève un Monument qui transmettra aux âges à venir sa reconnaissance pour son Auguste Gendre. Une Statue , embellie des traits d'un Monarque chéri & digne de l'être , offre à Nancy son plus bel ornement. Avec quels transports d'une

joye pure STANISLAS y contemple le mélange de grandeur & de bonté, qui forme le caractère de Louis, & qu'une main habile a imprimé sur le bronze ? C'est une innocente illusion que STANISLAS prépare à sa tendresse, & par laquelle il fait en quelque sorte disparaître à ses yeux l'intervalle qui le sépare de ce Pere des François.

STANISLAS au milieu de ses Courtisans, de ses Serviteurs, soutient-il la réputation que ses grandes vertus lui acquièrent au dehors ? La vie privée est quelquefois un écueil pour les Grands. On perd dans le particulier, ce qu'on avoit gagné en public dans des devoirs d'éclat. Il est aisé de soutenir pendant quelques moments une Représentation qui attire des hommages. Il est plus difficile & plus rare, loin des yeux étrangers, & lorsque rien n'inspire des efforts, de conserver le même droit à l'estime & aux respects. Les défauts reparoissent avec d'autant plus d'empire, qu'ils ont été plus gênés.

STANISLAS n'a pas ces vicissitudes. Il est par-tout sans contrainte, parce qu'il est par-tout ce qu'il doit être. Ceux qui l'ont approché de plus près, sont aujourd'hui les plus éloquents de ses panégyristes. Et de quel poids sont de tels Eloges ? Ils nous ont dit, ils nous disent que son affabilité, ses manières simples

& aisées le lui eussent fait prendre souvent pour leur égal, si les graces que répandoit sur eux sa main libérale, ne leur eût fait sentir chaque jour qu'il étoit leur Maître. Son ame tranquille & honnête, ne connoissoit qu'une passion, celle de faire des heureux. On n'avoit jamais à craindre auprès de lui ces moments nébuleux, où l'humeur éclipse la bienfaisance. Tel on le voyoit un jour, tel on étoit sûr de le voir toute sa vie. Quand ses Serviteurs avoient bien fait, il les louoit, comme s'il leur eût coûté beaucoup de bien faire. Leur arrivoit-il de mal exécuter ses ordres, il n'abusoit pas de leur foiblesse pour leur faire des reproches, auxquels ils n'osassent répondre. Il tâchoit de croire qu'ils n'avoient pû mieux réussir. Mais rarement il eut besoin de cette illusion.

Grands, voulez-vous être servis avec zèle? Commandez avec douceur. Oubliez quelquefois ce que vous êtes; je me trompe; souvenez-vous-en toujours. Daignez quelquefois arrêter vos yeux sur le dernier de vos esclaves. Détournez-les ensuite sur vous-mêmes. Cét esclave est un homme. Otez l'appareil qui vous environne, qu'êtes vous de plus?

J'en ai dit assez, (& j'ai toujours dit vrai) pour prouver que STANISLAS a égalé, surpassé même souvent les grands Hommes que l'Antiquité admira.

Mais ce Prince n'auroit pas offert une si belle matière à nos Eloges, si un Principe qu'on affecte souvent de méconnoître aujourd'hui, n'avoit animé ses actions & inspiré ses sentimens. Et quel fut ce Principe? La Religion. C'est d'elle qu'il tira sa gloire; & c'est sous ce point de vue que je vais désormais l'envifager.

TROISIEME PARTIE.

Partisans d'un systême que la droite Raison défavoue, hommes prévenus & trompés, qui cherchez dans l'attachement à des opinions nouvelles, une sorte de distinction qui vous flatte; quel triomphe pour vous, si vous pouviez placer STANISLAS parmi les protecteurs de vos Préjugés? Quel honneur feroit à votre parti, un homme qui réuniroit toutes les vertus que je viens de peindre? Vous chercheriez sans succès parmi vous un tel homme. Tant de vertus ne peuvent subsister ensemble sans la Religion. Sans elle nous n'aurions pas vû dans STANISLAS l'héroïsme & la sagesse que j'ai célébrés.

Vous admirez les Sages que l'Antiquité Payenne a produits, je les admire avec vous; mais n'osez pas vous égarer à eux. Leur sagesse consistoit à chercher

la vérité qu'ils ignoroient ; vous mettez la vôtre à fuir celle que vous connoissez. Platon, Sénèque, Epicète eussent été Chrétiens, si le Christianisme eût brillé à leurs yeux. Il vous éclaire depuis l'enfance , & vous vous efforcez d'éteindre sa lumière. Vous auriez honte de penser comme le vulgaire ; & ce vulgaire que vous méprisez , a des idées que la Philosophie n'aperçut jamais que de loin.

Mon Discours avoit eu peut-être jusqu'ici l'avantage de ne vous pas déplaire. J'imagine le voir à ce moment tomber de vos mains. Je ne refuse pas votre estime , mais je ne crains pas vos mépris. Quoique j'écrive dans un siècle incrédule , je ne rougis pas d'écrire ce que je crois. J'ai toute la droiture que vous affectez ; & ma plume moins docile que la vôtre , & consacrée à la vérité , refuseroit de tracer des idées que mon esprit n'avoueroit pas. Je vous permets de me censurer ; permettez-moi de vous plaindre. Mes leçons que vous n'attendiez pas , que vous trouvez peut-être déplacées , partent d'un cœur qui vous aime. Vous vous piquez de reconnaissance ; faites grace au reste de ce Discours , & ne vous laissez pas de me lire. Peut-être ferez-vous ébranlés par l'exemple d'un Roi , qui joignit aux lumières les plus pures , & aux qualités les plus brillantes , la foi la plus soumise.

Qu'on n'imagine pas cependant que STANISLAS n'ait eu que cette créance locale avec laquelle un homme croit, parce que ses peres ont cru; & adore dans un pays Catholique les Dogmes de l'Evangile, comme il eût adoré parmi les Turcs les rêveries de l'Alcoran. STANISLAS emploie dans l'examen des motifs de sa foi, cette profondeur de raisonnement qui combinait les causes d'un Gouvernement heureux. Il croit, parce qu'il lui est évident qu'il doit croire. La raison, ce flambeau allumé par le souffle de la Divinité, & dont les préjugés humains n'obscurcissent pas pour lui la lumière, le conduit jusqu'à la porte du Sanctuaire où habite l'Etre suprême. Ce Sanctuaire est impénétrable à des yeux mortels; aussi ne cherche-t-il pas à en découvrir les éternelles beautés. Il écoute avec respect les Oracles qui en sortent, & les adore.

Une fois convaincu que l'Eternel a parlé, il impose silence à la raison, dont l'empire finit où celui de la foi commence. Il s'interdit toute recherche curieuse, tout examen indiscret. Il ne fait usage de la supériorité de son rang, que pour donner l'exemple d'une soumission plus entière. La prudente simplicité de sa foi l'éloigne de ces systèmes pour le moins inutiles, où la raison se dédommage de la

nécessité de croire , par la liberté qu'elle se donne de discuter les objets de sa créance. Il regarde les raisonnemens dont s'appuie l'incrédulité , comme ces fausses lueurs qui pendant la nuit amusent les voyageurs & les égarent. Les objections éternelles des partisans de l'erreur, ne lui prouvent que l'abus que les hommes peuvent faire de la liberté qu'ils ont d'acquiescer à la vérité , ou de la combattre. Il reçoit avec docilité les enseignemens de ces hommes que Dieu a établis les interprètes de ses volontés. Il ne se mêle pas de décider avec eux , il protège leurs décisions. Le Diadème l'élève au-dessus d'eux , & la Religion le met à leurs pieds. Sous la pourpre il est leur Maître , sous la robe du Baptême il est leur fils. Si de la même main dont il dissipa deux fois les rebelles qui lui fermoient le chemin au Trône , il entreprend de soutenir , de défendre celui de la Religion ; il veut que les Chefs du Peuple saint jugent des armes dont il se sert , & soient les arbitres de ses combats. Il respecte l'autorité des Pasteurs , & craint d'en remuer les bornes. Il soutient leur zèle , accrédite leur ministère , travaille de concert avec eux à maintenir , à augmenter la majesté du Culte.

Il appelle dans ses Etats ces hommes qui fuyant les dangers

dangers d'un ministère souvent trop applaudi (*), consacrent leurs travaux à l'instruction des ignorans & des simples. De la Capitale, comme du centre de leurs courses apostoliques, ces hommes qu'anime un amour sincère de la Religion, se répandent dans les Campagnes les plus abandonnées de la Lorraine. Ils dissipent par l'éclat de leur Doctrine, les ténèbres d'une ignorance héréditaire. La Piété fleurit parmi ces Peuples, que de savans préjugés n'aveuglent pas. Les Champs, les Forêts retentissent des louanges de l'Eternel; & de toutes parts on élève à l'envi jusqu'aux Cieux le zèle de STANISLAS.

Dites, si vous voulez, hommes secrètement ennemis de la Divinité, dont la plume sacrilège consigne à la postérité des blasphêmes, dites que STANISLAS, profond Politique, se sert de la crédulité de ses Sujets, pour les soumettre, par de pieuses supercheries, aux loix qu'il leur impose. Sa conduite démentira votre critique audacieuse. Voyez cet homme, à qui vous ne refuserez pas sans doute le titre d'homme éclairé, de grand homme, se livrer à toutes les pratiques de cette Religion qu'il révere & que vous combattez. Hommes souvent obscurs,

(*) Le Roi de Pologne avoit établi dans un des Fauxbourgs de Nancy une Maison des Prêtres de la Mission.

qui n'élevez la tête au-dessus de la poussière de votre naissance , que par le faux mérite que vous donne , dans ce siècle sans mœurs , le titre d'incrédules , vous osez disputer votre amour à l'Eternel , ou du moins tracer d'une main téméraire la ligne qui doit borner votre culte. Vous craignez donc qu'il ne s'enorgueillisse de vos hommages. Eh ! c'est vous-mêmes , & non pas lui , que ces hommages hono-
reroient.

STANISLAS , au contraire , né dans le sein des grandeurs ; STANISLAS , à qui ses talens , ses revers , son courage ont mérité les respects de l'Univers , jette aux pieds des Autels sa Couronne & son Sceptre ; une sainte frayeur courbe jusqu'à terre sa tête vénérable. L'aurore le trouve chaque jour occupé des beautés éternelles du Dieu qu'il adore. La nuit peut à peine l'arracher aux charmes de ses méditations. Il admire en silence ses Attributs sacrés. Un coup d'œil jetté ensuite sur lui-même , & éclairé de la lumière du Christianisme , ne lui laisse appercevoir sous la Pourpre , qu'un être foible , que cendre , que néant.

La même lumière lui découvre sous les tristes lambeaux qui couvrent l'indigent , un frere , un membre du corps respectable auquel il tient par la

Religion , & d'où il tire une gloire qu'il préfère à celle du Diadème. A combien de saintes libéralités cette vertu , dont le nom est pour le Déisme un terme barbare , la Charité ouvrit-elle la main de STANISLAS ? Quelle Ville , quelle Bourgade de la Lorraine ne renferme pas les monumens précieux de sa tendresse pour les misérables ? Et quels genres de miseres sont les objets de ses bienfaits vainqueurs de la durée des siècles ? Des enfans dont le sort est d'autant plus à plaindre , qu'ils n'en connoissent pas eux-mêmes toute la rigueur , & que la mort prématurée de ceux qui leur ont donné l'être , prive des soins que l'amour paternel inspire ; des hommes , à qui l'intempérie des saisons a enlevé l'espérance de la récolte , ou qu'elle accable sous le poids de ces maladies cruelles dont l'empire fait trembler les Provinces , & met en défaut toute la science de l'Art ; des Citoyens , dont des revers secrets ont détruit la fortune , & à qui un nom décoré , une fausse réputation de richesse font trouver la mort moins affreuse que la honte d'annoncer l'indigence ; des hommes consacrés au service des Autels , à qui les restes infirmes d'une vie passée dans les travaux du Sanctuaire , ne laisse appercevoir jusqu'au trépas qu'une route semée d'afflictions.

En un mot , imaginez toutes les especes de malheurs qui affligent l'humanité. La tendre prévoyance de STANISLAS leur a préparé pour la fuite des âges , des ressources toujours présentes. La charité la plus ingénieuse semble bornée là. Celle de STANISLAS va plus loin. Il est dans le cercle des maux que l'avenir doit amener , des accidens que la prudence humaine ne prévoyoit pas. C'est contre ces accidens inconnus que s'arme sur-tout la charité de STANISLAS , & qu'elle assure des secours plus abondants.

Le Christianisme peut seul rendre un cœur aussi compatissant. On ne se porte jamais qu'à demi à soulager les malheureux , quand on ne fait pas se mettre à leur place , & il n'est que le Christianisme qui l'apprenne. Lui seul , par la nature du lien sacré qui tend à réunir tous les hommes en un seul corps , peut faire sentir à un membre l'impression des malheurs qui tombent sur les autres membres.

Ce seroit peu que le Christianisme rendît l'homme sensible aux maux de ses semblables , s'il ne lui apprenoit à supporter les siens. De quelle force STANISLAS eut besoin , pour soutenir les coups qu'une fortune ennemie lui porta ? Et où trouva-t-il ailleurs que dans la Religion ce courage intrépide qui étonna l'Univers ? La Philosophie ne compose que les de-

hors, & ne donne qu'une contenance forcée. Si vous suivez le Héros formé par ses mains, vous le verrez compenser par un secret désespoir, l'hipocrite fermé que le vulgaire admire. Et que pourroit lui inspirer de plus le néant, qui borne toutes ses espérances ? La perspective d'un Trône plus brillant & plus ferme que celui qui deux fois s'écroula sous ses pieds, put seule donner à STANISLAS, au milieu de ses revers, une sérénité si constante & si vraie.

Au reste, les richesses, les dignités ne tiennent pas si étroitement à notre être. Un cœur soutenu par le Christianisme, étend aisément jusques-là le détachement que la Religion commande. Il est des malheurs plus cruels, pour une ame sensible & bien née, que la perte d'une Couronne. STANISLAS avoit fait l'essai des amertumes qui se répandent sur ses derniers ans, par la mort d'une Epouse qui eût été immortelle, si le trépas savoit respecter la vertu. Epoux défolés, s'il en est qui me lisent, suspendez vos gémissemens, vos soupirs ; & peignez la douleur que vous éprouvâtes lorsque vous vîtes s'éteindre dans la nuit du tombeau, les belles qualités de celles qui avoient fixé votre tendresse. Jamais vous ne répandîtes des larmes plus méritées que celles que STANISLAS donna à la perte de la Princesse ad-

mirable , à qui le Ciel avoit uni sa destinée. La douleur de son caractère , la noblesse de ses sentimens , sa piété tendre & éclairée , dédommageoient ce Monarque malheureux des disgraces à travers lesquelles couloit toute sa vie. Les chagrins par où la fortune s'efforçoit d'empoisonner ses jours , il les adoucissoit en les partageant avec elle. Cette Epouse vertueuse lui est enlevée , dans le tems où sa vertu paroît plus nécessaire pour étayer la sienne. Le nœud sacré qui unissoit leurs cœurs s'étoit formé dans le sein de la Divinité. C'est-là que STANISLAS , porté sur les ailes de la Foi , va se renfermer ; & comme rien ne périt devant l'Eternel , il retrouve en lui celle que le trépas a fait disparaître à ses yeux.

De nouveaux sacrifices l'attendent au terme de sa carrière. La mort en moissonnant dès l'aurore de leur âge , d'augustes Enfans , qui retraçoient à la France les vertus de leurs ancêtres , & sembloient croître pour son bonheur , avoit éguisé de loin le trait dont elle devoit percer le cœur de STANISLAS. Il voit s'éteindre des jours pour lesquels il voudroit sacrifier du moins le reste de vie qui l'anime. Un Prince formé de son sang , dont le mérite long-tems couvert du voile de la modestie , ajoute aujourd'hui à la douleur de l'avoir perdu , les transports qu'eût fait naître

la joie de le posséder, tombe au milieu de sa course, sous le poids d'une infirmité qu'il avoit soutenue avec tout l'héroïsme, que la Religion inspire. Je manque de couleur pour peindre l'impression que cet événement funeste laissa dans le cœur de STANISLAS. La douce espérance de transmettre aux François, dans ce Prince ami de l'humanité, les vertus qui font le bonheur des peuples, ne vit plus dans son ame bienfaisante. Il faut connoître le sentiment qui résulte à la fois & de la tendresse d'un Pere pour ses Enfants, & de l'amour d'un Roi pour les Hommes, pour comprendre de quel coup STANISLAS fut frappé.

N'attendons pas cependant ces longs gémissemens, ces plaintes interminables qui échappent souvent à la sensibilité paternelle. STANISLAS est pere, mais il est Chrétien. La nature a mis dans son cœur le germe d'une douleur sans bornes; mais la Religion l'a modéré. Son amour s'élance au de-là des limites dans lesquelles la vie des hommes est circonscrite. Il aime pour l'éternité. Le Dauphin a trop peu vécu pour notre gloire; STANISLAS sçait qu'il a vécu assez pour la sienne. Il eût commandé sur la terre à vingt millions d'hommes; la foi de STANISLAS le lui montre dans le ciel se perdant dans le sein de celui qui

commande à l'univers. Un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, c'est-à-dire dans un âge où le désir de renaître dans la postérité, est toujours plus vif; inébranlable au milieu des ruines d'une famille la plus aimable comme la plus distinguée de l'Europe, dont les appuis s'écroulent les uns sur les autres à ses côtés, est plus admirable encore qu'un Monarque qui sçait perdre tranquillement un Royaume. Ou plutôt ni l'un ni l'autre n'a rien d'étonnant pour qui connoît l'Empire de la foi dans un Chrétien malheureux.

Dieu a assez préparé la victime qu'il vouloit immoler à sa grandeur. Un accident ménagé par la Providence, menace les jours de STANISLAS. Une morne tristesse s'empare de tous les esprits, des murmures inquiets & empressés répandent par-tout la crainte & les allarmes. Tous les temples sont ouverts; une foule de Citoyens, que la douleur tient immobiles aux pieds des autels, redemande par de longs gémissemens à l'Eternel, le Prince qu'il leur avoit donné dans sa clémence. Ah! Si l'arrêt prononcé contre les hommes étoit moins irrévocable, la justice, la vivacité de vos vœux pourroient y soustraire STANISLAS. Hélas! Province malheureuse, vous vous trompiez sur son compte, STANISLAS est mortel.

Il approche du terme vers lequel sa foi le faisoit tendre. Il touche déjà d'une main la Couronne de l'immortalité, de l'autre il répand encore sur vous des bienfaits. Sa tendresse trompe la vôtre. Il retranche, ce qu'il peut à votre douleur, en vous laissant ignorer ses périls. Enfin le moment qui doit finir une vie si belle, arrive. La Religion qu'il a servie, dont il a augmenté l'Empire, verse dans son ame les consolations qui rendent délicieux pour le Chrétien, ces momens terribles où les yeux s'ouvrent, les préjugés disparoissent, & ne laissent à l'incrédule le plus ferme, que la frayeur & le désespoir.

STANISLAS n'est plus. Aux premiers bruits qui se répandent de ce malheur, toute la Lorraine est aux portes de son Palais. Ce sont des enfans qui veulent pour la dernière fois contempler leur Pere. Aucune barrière ne les arrête. Il n'est plus d'égards, plus de bienfaisances ; où la douleur est extrême. L'amour, le regret, je ne sçai quel mélange de sentimens confus les rassemble & les presse autour du lit funèbre. Les ruines de ce grand Homme enchaînent leurs regards ; leurs yeux cherchent encore quelques signes de bonté sur son visage que le trépas a flétri ; ils croient voir ses lèvres se prêter encore à quelques paroles de tendresse. L'excès de la tristesse qui les accable, les tient

quelques moments dans un silence d'étonnement & d'effroi. Bientôt tous les appartements retentissent de cris aigus qui échappent à leur amour désolé. Ils veulent immoler à leur fureur, de fidèles domestiques qui auroient voulu sauver, aux dépens de leurs jours, ceux de leur Maître.

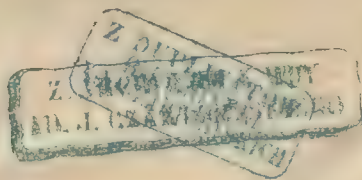
Le tems adoucira les premiers mouvements de cette douleur impétueuse; mais le tems n'enlèvera jamais du cœur des Lorrains les regrets que la mort de STANISLAS y a fait naître. La reconnoissance y gravera le souvenir de ce Prince bienfaisant, & les années ne l'effaceront pas. Les Arts qu'il a protégés, lui élèveront un tombeau. Ils y présenteront la Justice, la Bonté, la Sagesse, la Libéralité.

Au milieu de ces vertus paroîtra la Religion, non pas arrosant de ses larmes la cendre de ce grand Homme (il n'est que le crime & l'impiété qui fassent couler ses pleurs), mais triomphante des vertus qu'elle lui a inspirées; & montrant avec une noble assurance le Trône immortel, sur lequel elle vient de le placer dans les Cieux.

Les peres conduiront leurs enfans sur ce tombeau, & leur diront: ce monument renferme les restes d'un Prince, qui sçut être, selon les diverses circonstances qui partagerent sa vie, malheureux sans foi-

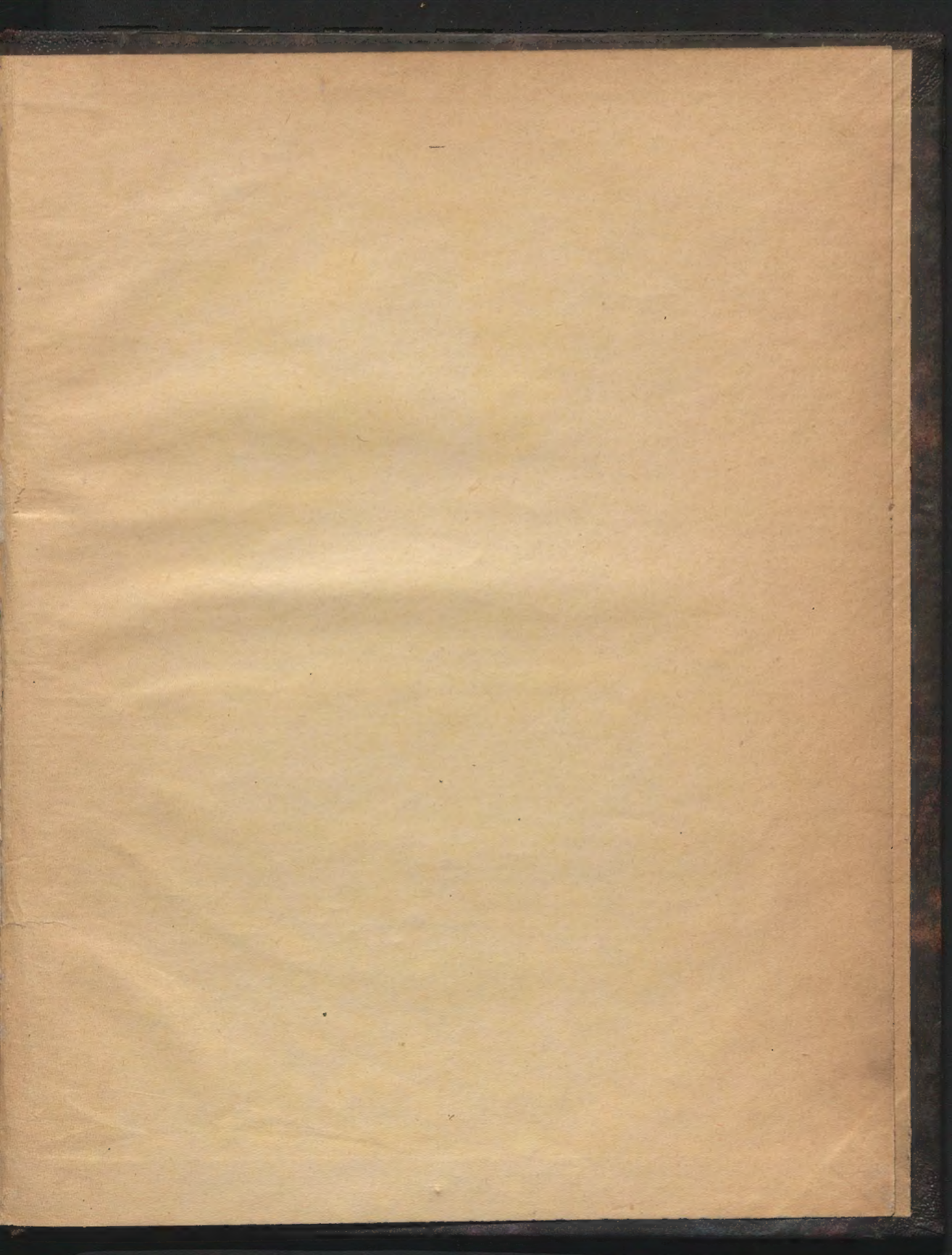
bleſſé & heureux ſans orgueil. Les vertus dont les ſymboles environnent ſa tombe ont fleuri ſous ſon règne. Il n'a vécu que pour notre bonheur. Il nous aimoit comme ſes enfans , nous le chériffions comme notre Pere. Sa carrière a paſſé le terme fixé pour la vie des hommes ; & nous l'avons trouvée trop courte. Les bons Princes ne vivent jamais aſſez. Dans l'excès de notre douleur nous accuſions le Ciel de ne l'avoir pas fait immortel , après lui avoir donné tant de vertus. La terre n'étoit plus digne de lui. Une félicité invariable , éternelle , devoit récompenſer celle dont il nous avoit fait jouir. L'origine de la bienſaiſance eſt dans le ſein de la Divinité. STANISLAS participant à la nature de l'Etre ſuprême , répandra ſur cette Province qu'il aime encore , de nouveaux bienfaits. Il fera le génie qui inspirera les Princes qui nous gouverneront ; ils recueilleront ſur ſa cendre ces vertus qui apprennent le ſecret de ſe rendre heureux en travaillant au bonheur de l'humanité , qui réconcilient la renommée avec la grandeur , & aſſurent ſur la terre comme dans les Cieux , les honneurs de l'immortalité.

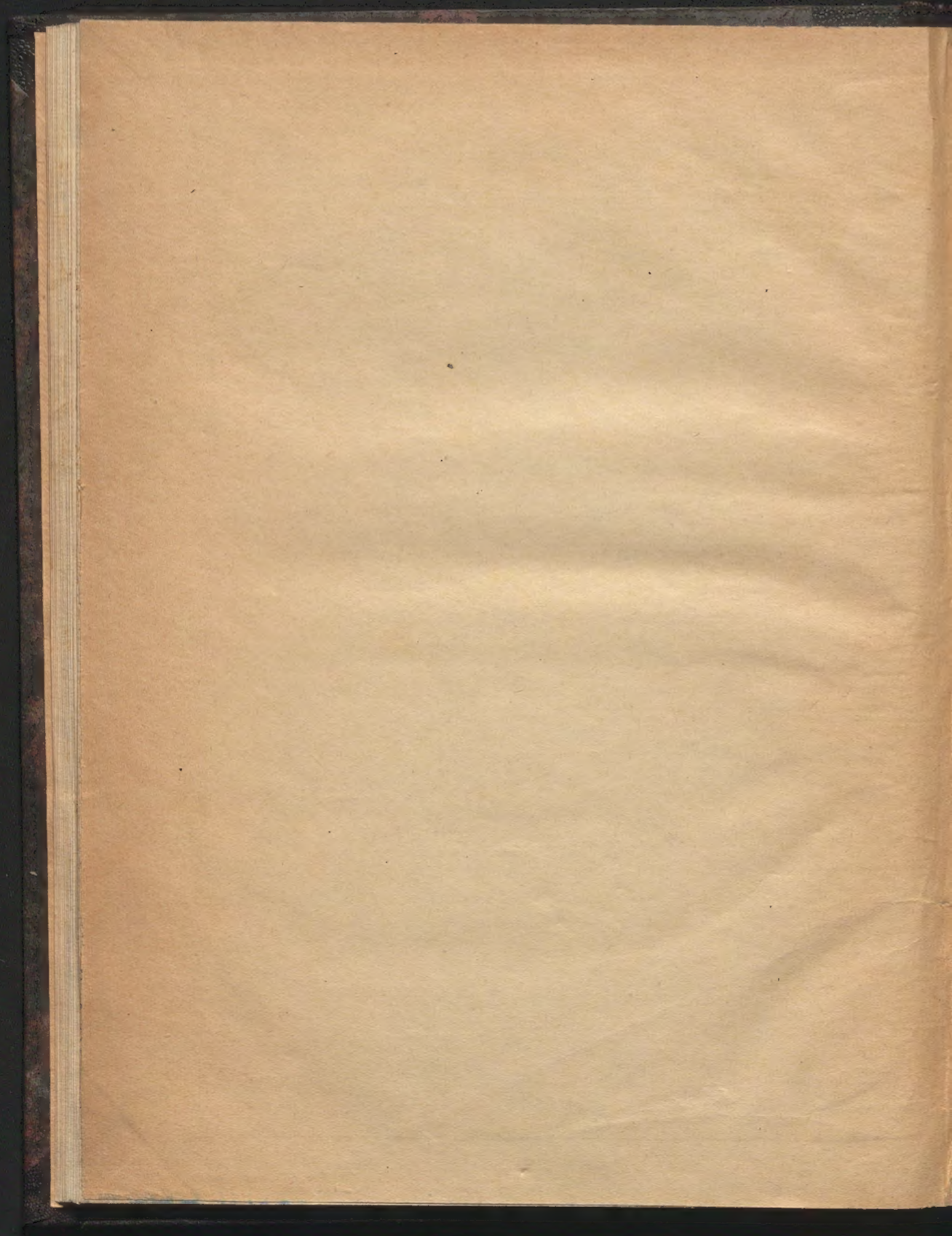
F I N.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un *Éloge funèbre de STANISLAS I , ROI DE POLOGNE , DUC DE LORRAINE ET DE BAR , &c.* par M. l'Abbé Bombart , Licencié es Loix , & Vicaire de l'Eglise Royale & Paroissiale de St. Barthelemy. On ne peut trop multiplier les monumens de la gloire des Rois , selon le cœur de Dieu ; celui de l'Auteur m'a paru digne de paroître au grand jour. A Paris le 11 du mois d'Octobre 1766. GENEST, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.





Biblioteka Jagiellońska



stdr0024048

